

Ginette LECLERC

Le Désir des Hommes

Christian GILLES

Ginette LECLERC

Le Désir des Hommes

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc)
CANADA H2Y 1K9

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

Du même auteur

- ❑ *Arletty*, biographie, 1988.
- ❑ *L'Année du Théâtre*, Ergo Press, 1989.
- ❑ *Les Directeurs de la Photographie et leur Image*, Dujarric, 1990.
- ❑ *Christophe Malavoy*, biographie, Ergo Press, 1990.
- ❑ *Les Déeses du Cinéma Français*, Atlas, 1992.

Chez L'Harmattan

- ❑ *Le Cinéma des Années Trente par ceux qui l'ont fait : Les Débuts du Parlant (1929-1934)*, 2001.
- ❑ *Le Cinéma des Années Trente par ceux qui l'ont fait : L'Avant-Guerre (1935-1939)*, 2001.
- ❑ *Le Cinéma des Années Quarante par ceux qui l'ont fait : L'Occupation (1940-1944)*, 2001.
- ❑ *Le Cinéma des Années Quarante par ceux qui l'ont fait : L'Après-Guerre (1945-1950)*, 2001.
- ❑ *Le Cinéma des Années Cinquante par ceux qui l'ont fait : La Qualité Française (1951-1957)*, 2001.
- ❑ *Arletty ou la Liberté d'Être*, biographie, 2001.

C'EST au 69 Boulevard Barbès que Geneviève-Lucie Menut vient au monde le 9 février 1912 à 19 heures 45. Fille de Louis Menut et de Suzanne, baronne de Fauth, celle qu'on connaîtra plus tard sous le nom de Ginette Leclerc appartient à une famille bourgeoise. Le père, après de brillantes études au Lycée Lakanal, tient un commerce de bijouterie. Si depuis son retour de la Grande Guerre, il n'aspire qu'à la paix dans son foyer, avec pour règle la liberté pour tous, son épouse entend bien donner à leur fille la meilleure éducation. Prodiguant un amour débordant, plus fort que tout, elle surveille et protège Geneviève-Lucie et c'est avec une main de fer qu'elle lui apprend les véritables valeurs de la vie.

Cette mère à l'autorité suprême sent-elle déjà ce bouillonnement intérieur qui anime sa fille ? Cette révolte sourde, mais qui ne tarde pas à exploser, ce bourdonnement impulsif et sanguin qui la fait souvent commettre des actes irréparables...

La petite fille, puis la jeune fille porte une grande admiration à ses parents, à sa mère chérie. Comment n'en aurait-elle pas ? En réaction, peut-être, la peur la prend de se sentir trop emprisonnée par cet amour exclusif. Veut-elle aussi leur prouver qu'elle est vraiment ? Qu'elle-même a une personnalité ?

C'est, entre la mère et la fille, cet amour affrontement qui va déterminer la vie de Ginette Leclerc. Car quels que soient les actes de son enfant, Madame Menut est toujours là pour la soutenir dans les moments difficiles, la consoler dans les chagrins immuables.

Révolte au corps, Ginette n'en a jamais fait qu'à sa tête. A-t-elle toujours pensé que derrière les " bêtises " qu'elle ait pu faire, elle aurait invariablement sa mère ? Sans doute aussi sait-elle que ses caprices seront blanchis et, par faiblesse, préfère-t-elle laisser à Madame Menut la " mauvaise besogne " ? L'audacieuse est, en fait, inquiète et fragile.

Très vite Ginette s'affirme comme une enfant gâtée, capricieuse et frivole. Son intelligence est vive et son désir précoce de devenir femme se remarque dès la prime adolescence.

La difficulté d'être

Elle fait sa première communion le 26 avril 1923. A treize ans, Ginette paraît plus âgée : elle aime se maquiller, s'habiller dernier cri et même un peu voyant. Curieusement ses parents, sa mère la laissent faire.

C'est sa première incartade, à quatorze ans, qui amène à son égard une plus grande sévérité. Madame Menut envoie sa fille dans une pension stricte, l'institution religieuse Dupanloup, située dans le Bois de Boulogne. Ginette n'aime pas être prisonnière et se rebelle immédiatement contre le règlement qui prévoit le port de l'uniforme : jupe plissée, tunique gris perle, chapeau rond à bords relevés, gants blancs, vernis noirs. Les études l'intéressent peu mais c'est surtout sur la discipline qu'il y a achoppement. Souvent pour se faire remarquer, elle s'obstine à toujours vouloir faire sensation. " Il est évident, déclare-t-elle, qu'il n'était pas de bon ton d'avoir un bracelet d'or à la cheville : pour une institution si bien pensante, quel exemple ! "

On la surnomme " Papillon ", elle y reste deux longues années et c'est sans regrets que l'institution la voit partir. Car on ne l'oblige pas, elle ne plie pas. Par orgueil.

" Fille unique, et unique dans mon genre – pas toujours le bon " ! précise-t-elle dans son livre de mémoires *Ma vie privée*. Est-elle déjà marquée par un destin exceptionnel, et douloureux ? Elle avouait elle-même : " Je soulève des

passions qu'il vaudrait mieux éviter." Car derrière cette frivolité apparente se cachent une gravité, une lucidité certaine. Ce corps qui veut s'épanouir, qui ne demande qu'à suivre ses instincts, ses impulsions a besoin d'être dompté, de trouver son vrai rythme intérieur. Madame Menut, toujours pour bien faire, oblige sa fille à suivre intensément des cours de gymnastique. C'est une révélation, et Ginette rêve de devenir danseuse.

Elle qui a l'amitié difficile se lie fortement avec Janine, sa cousine, qui devient pour elle comme une sœur jumelle : " Nous prîmes certainement conscience de notre féminin trop tôt, ce qui nous valut à chacune un mariage précoce..."

Une union sans lendemain

A la faveur des chaudes vacances d'août 1929, Ginette rencontre son futur mari : Lucien Leclerc. Elle a dix-sept ans, il en a le double. Ce qui l'attire chez lui c'est qu'il danse à merveille, et pour cause puisqu'il a été danseur à l'Opéra. " Il aimait, lui déclarait-il, mes jambes et mes pieds faits pour la danse. "

Le caractère de Lucien, au début du moins, sait l'amuser. Elle croit qu'à ses côtés la vie lui sera toujours joyeuse, facile, insouciant. Le mariage est célébré le 21 octobre 1930. C'est sa mère qui chante la messe pendant la cérémonie. Désormais son nom d'état civil et son nom de théâtre ne feront qu'un.

Pendant leur court voyage de noces, un incident survient : elle se fait arrêter et emmener à la gendarmerie. " Il me faut cependant reconnaître que j'avais un petit air canaille et que mon costume avait un côté un peu trop agressif pour la province " ! Sa personnalité est déjà marquée : on l'avait prise pour une " respectueuse. "

Suit une désillusion assez rapide, au sujet de son mari, du mariage en général, et après une enfance dorée, Ginette doit chercher du travail. Elle parcourt les petites annonces et est retenue, parmi une centaine de jolies filles, pour des photographies dans la revue " Voilà ", un reportage sur la

vie d'une midinette " du coucher au lever ", précise la publicité. La séance de pose se termine sur ces mots du photographe : " Vous devriez faire du cinéma, vous avez une tête pour cela.... "

Celui-ci lui donne un mot de recommandation pour Perchicot, un champion cycliste qui s'est reconverti dans le cinéma. Mais par la même occasion il voulut profiter de la situation : " Ce fut, ironise-t-elle, mon premier contact avec les photographes " !

Les premiers pas

Peu de temps après – nous sommes en 1932 –, Ginette se décide à trouver Perchicot qui tourne " Pomme d'amour ", le premier film de Jean Dréville. Le sportif lui trouve une " gentille petite gueule " et la fait engager comme petite " frimante " pour quatre-vingt francs de cachet.

" J'ai vu ta photo : on parle de photogénie ", lui avait téléphoné Perchicot. La caméra va-t-elle l'appivoiser ?

On la voit ensuite près de Florelle dans " La dame de chez Maxim ", un bon film, entraînant et bien dirigé par Alexandre Korda. La chance aussi d'illustrer le programme annonçant le film, alors que deux cents filles avaient participé à cette importante production, est prometteuse.

Pour se faire un peu plus d'argent la débutante vend des dessous féminins à ses camarades.

Conjointement elle est engagée comme " triplure " à l'Alcazar : " Il fallait qu'il y ait deux manquantes pour que je reprenne le rôle... Un soir, le régisseur se précipite dans ma loge, je devais enfiler rapidement le costume de la respectueuse, et quand je parle de costume, c'est beaucoup dire : je ne portais que des bas de tulle noir, des jarretières rouges, un soutien-gorge garni de géranium et, pour couronner le tout, une ceinture sur laquelle étaient fixés deux petits volets verts, d'où mon buste émergeait (...) Dès ce soir-là, les jeux étaient faits, le destin m'avait montrée du doigt, m'avait en quelque sorte désignée pour incarner toute ma vie et dans tous mes films les belles de nuit.... "

On l'aperçoit dans deux courts-métrages, " Le témoin " et " Une heure. " Elle court le cachet, se présente pour des figurations. Mais rapidement se fait reconnaître. On l'appelle la " petite à la frange. "

Jacques Prévert lui demande de tourner dans " Ciboulette ", une opérette qu'il vient d'adapter pour le cinéma. Comme elle a toujours la bougeotte, Claude Autant-Lara, le metteur en scène, la surnomme la " môme travelling. " Elle touche alors deux cent cinquante francs par jour.

La petite nana d'Amérique

Au music-hall, elle auditionne pour Varna avec la chanson " La petite nana d'Amérique. " Mais c'est le trou noir, et à la place des paroles elle ne prononce que... le mot de Cambronne. Le directeur du Palace l'engage !

Elle répond à une annonce qui demande " jolie fille, danseuse acrobatique. " La UFA, la grande maison de production allemande, recrute... le cinéaste Serge de Poligny la reçoit. Elle avait eu l'ingénieuse idée de mettre sur sa carte de visite le nom d'Henri Jeanson, qu'elle avait entr'aperçu sur le plateau de " La dame de chez Maxim' ". Poligny lui pose des questions : elle bluffe. C'est son premier contrat important : dix mille francs pour trois semaines, avec en plus, précise-t-elle cent trente francs de défraiements par jour et un voyage aller et retour en sleeping. Elle croit rêver !

Comme la plupart des comédiens, Ginette descend à fameuse Pension Impériale, hôtel très chic de Berlin, sur le Kurfurstendamm, où elle rencontre pour la première fois Jean Gabin.

En 1935 elle tourne un essai de cinéma en relief, " L'ami de Monsieur ", supervisé par Louis Lumière. Ainsi devient-elle " la première femme en relief " !

Son mari qui croyait qu'elle ne réussirait jamais dans ce métier – il ne s'était pas gêné pour le lui faire sentir –,

commence à être jaloux de sa réussite. Ginette sait se défendre. Elle n'a pas sa langue dans sa poche.

Aux Bouffes-Parisiens, elle joue le rôle d'une mulâtresse dans l'opérette "Toi c'est moi." "La voix, hum, lui dit Albert Willemetz, le directeur, il faudra travailler mais tu as de bien jolies jambes ; viens signer ton contrat, mon lapin...."

La jeune comédienne tourne la journée pour le cinéma, joue le soir sur scène. Les propositions affluent. Sur le tournage de "La loupiote", elle rencontre Lucien Gallas, avec qui elle connaît l'amour-passion. Pour lui elle divorce ; jaloux, parfois violent, il n'admettait pas qu'un autre homme la regarde.

Composition d'un personnage

Célèbre comédienne du muet et du début du parlant, Gina Manès, avec "Napoléon" (1927), "Thérèse Raquin" (1928) et "Salto mortale" (1931), était devenue une vedette populaire du cinéma français dans un registre particulier : la femme fatale, la vamp, qui invariablement perd le mâle, le héros. Elle a représenté la séductrice vénale et maléfique par excellence, un personnage très travaillé qui correspondait aux canons de l'époque. A l'inverse de l'ingénue, de la "jeune fille", au temps où à l'écran ce terme prenait un sens, deux caractères fortement typés faisaient fureur : la dame de pique, envoûtante mais malheureuse, qui finit de mort violente, campée d'une manière magistrale par une Gina Manès, et la femme de petite vertu, la poule, la coquette, l'allumeuse qu'interprète à ravir, par exemple, vers 1930-1935, Colette Darfeuil (en particulier dans "Le rosier de madame Husson", auprès de Fernandel). Toutes deux sont faites pour le plaisir. Celui de l'homme.

C'est entre ces deux registres que la carrière de Ginette Leclerc va osciller. Par les rôles de petite femme elle se fait un nom. Son personnage se dessine, la "môme à la frange" sait se singulariser. Avec l'éloignement de Gina

Manès, un emploi est à prendre. De plus, le cinéma qui, depuis quatre ou cinq ans est devenu parlant, peut enfin compter sur de réels auteurs, capables de composer des dialogues pensés pour l'image.

D'emblée, en 1934-1935, apparaissent trois nouveaux visages : Mireille Balin, Viviane Romance et Ginette Leclerc. Qu'apportent-elles de neuf ? Un abattage corporel et verbal indéniables qui marque une progression très nette dans l'évolution des mœurs vue par le grand écran.

Le registre de Mireille Balin tend vers une sophistication à la Marlène Dietrich. Viviane Romance et Ginette sont placées, de préférence, dans un milieu populiste, proche d'un Jean Gabin ou d'un Albert Préjean.

Avec "Prison sans barreaux" (1937) le style propre à la comédienne éclate enfin. C'est peut-être inconsciemment, en se rappelant ses longs mois à la Pension Dupanloup qu'elle interprète la jeune incarcérée, maligne et révoltée. Elle a gagné ses premiers galons de vedette. Le succès est très important. "Renée" est un rôle écrit spécialement à sa peinture et elle est de plus très bien dirigée par Léonide Moguy qui a réalisé le film à Nice, dans les studios de la Victorine. Au cours du tournage, pour l'anecdote, Ginette s'était fait arrêter pour excès de vitesse sur la Promenade des Anglais. On lui confisque son permis ; les journalistes comparant cet incident aux attitudes de son personnage dans le film en font des gorges chaudes.

"Prison sans barreaux" l'installe au box-office. Et c'est avec l'intelligence, la perspicacité et l'instinct très développés qui la caractérisent qu'elle continue à se démarquer, parmi les toutes premières étoiles françaises. Elle accentue ses caractéristiques physiques – la bouche, la frange, le déhanchement –, travaille son accent faubourien, accroît son impact : elle sait de mieux en mieux mettre sa personnalité en valeur. Et c'est à force de volonté, d'opiniâtreté qu'elle conquiert, à égalité avec Romance, le titre de vamp numéro un de l'écran. Ginette Leclerc électrise de plus en plus le public masculin. Producteurs et metteurs en scène ne s'y trompent pas !

Pendant deux décennies, les deux femmes, amies dans la vie, se disputent le même genre de rôles. Avec pourtant

chacune leurs particularités, leurs caractéristiques, leur public donc. Ginette, avec ses rôles de femmes “ à qui on ne la fait pas ”, franches, libérées, a sans aucun doute beaucoup apporté à l’image de la femme du XX^e siècle.

Son caractère extraverti, son désir de vaincre l’homme, son besoin de s’affirmer, de nier les conventions, la révolte qui éclate en elle contre les valeurs établies, son mépris du quant dira-t-on, du confort bourgeois, sa libéralisation sexuelle bien avant l’explosion de la révolution des mœurs, en font une femme en avance sur son époque.

Beaucoup disent qu’elle a même participé à l’avancement de son temps. Et bien qu’avec son emploi de garce, elle est généralement vaincue – c’est l’un des archétypes de l’avant-guerre – le public avait rarement vu auparavant une comédienne aux dents blanches et solides mordre avec autant de force la caméra, la pellicule, la vie.

Volontaire, accrocheuse, libérée, elle préfigure, par son esprit d’indépendance, les comédiennes des années soixante et soixante-dix qui revendiqueront, certes d’une autre manière, le même désir de s’imposer, de s’affranchir.

Ne l’oublions pas, elle est aussi une actrice qui parle juste, naturel. Avec son sourire sonore, sa sensibilité s’appelle violence, comme le rouge-sang de son rouge à lèvres.

La femme du boulanger (1938)

Un jour, Marcel Pagnol lui téléphone pour lui proposer le rôle d’Aurélie dans un nouveau film qu’il prépare : “ La femme du boulanger.” La comédienne exige un cachet important mais elle ne signe le contrat qu’après avoir décidé Raimu à interpréter le fameux boulanger.

“ Nous sommes fâchés”, lui avait expliqué Pagnol quelques jours auparavant. Ginette réussit à convaincre Raimu de faire la paix : “ je le fais pour toi”, précise ce dernier. L’acteur intervient de son côté pour que le rôle de Ginette, au départ muet, soit plus étoffé : “ Non, répond Pagnol, je l’ai écrit pour Joan Crawford, qui ne parle pas un mot de français...” !

Pour Raimu et Ginette, ce ne sont pas leurs premiers pas ensemble. Dans "Noix de coco", au Théâtre de Paris il l'avait imposée, malgré les réticences de Marcel Achard, pour le rôle de Nathalie, "très jeune fille du château" : "Raimu me déguisa en jeune fille, frange très légère, ruban rose autour de la tête et robe blanche. Une vraie dragée." Pour lui montrer ce qu'on attend d'elle, Raimu interprète lui-même le rôle, d'une voix frêle. Au départ, sans succès. Raimu, excédé, lui lance alors : "On croirait que tu n'as jamais été une vraie jeune fille" !

Toujours avec Raimu, Ginette avait eu un petit rôle dans "L'école des cocottes" (1935).

A propos de leurs relations, elle précise :

"De moi, il était follement amoureux et n'osait pas me faire affronter sa mauvaise humeur. Il s'en prenait à d'autres." Elle ajoute : "Pour défendre la veuve et l'orphelin, je me pose là ; aussi je le punissais en ne lui adressant plus la parole, ce qui avait le don de le rendre rigoureusement intenable...."

Une avant-guerre

Dans "Métropolitain" (1938) elle est co-vedette avec Albert Préjean, que la profession surnomme affectueusement Bébert. Elle tourne aussi "Coups de feu", une scène aux côtés de Raymond Rouleau, avec lequel elle ne s'entend pas. Puis "Menaces" auprès de Mireille Balin et Erich von Stroheim, un film redécouvert depuis peu, dans lequel on suit avec intérêt l'itinéraire de plusieurs réfugiés dans l'attente des événements dramatiques de 1939 : un document précieux. Après l'incendie des laboratoires de Saint-Cloud, et la quasi intégralité du négatif détruit, le metteur en scène Edmond T. Gréville et toute l'équipe s'acharnent et retournent une grande partie du scénario, alors que survient la mobilisation des acteurs et des machinistes.

"Terrains vagues", commencé fin août 1939, est interrompu par la déclaration de guerre le 3 septembre 1939.

La “ drôle de guerre ” – L’ “ Occupation ”

Début 40, Léonide Moguy tourne “ L’empreinte du Dieu ” – un film célèbre de l’époque – dans les Flandres belges, sur les lieux mêmes du roman à succès de Maxence van der Meersch. C’est bien sûr dans de grandes difficultés que le tournage est mené à bien. Ginette Leclerc y interprète un rôle second mais marquant.

Après une paralysie totale des studios, le cinéma français réapprend petit à petit à s’organiser. Avec les moyens du bord, on échafaude plusieurs films, dont “ Fièvres ” qu’interprète Tino Rossi.

La comédienne est également la vedette du “ Briseur de chaînes ” avec Pierre Fresnay. Et c’est quelques mois plus tard qu’elle accepte la proposition des Allemands : entrer à la fameuse “ Continental ”, une maison de production dirigée par l’occupant. De grands films y sont entrepris, dont “ Les inconnus dans la maison ”, avec Raimu, et “ L’assassin habite au 21 ” d’Henri-Georges Clouzot.

Pour l’artiste c’est surtout la chance d’avoir un bon cachet, d’être mise en valeur par de bons scénarios : c’est l’époque la plus forte artistiquement parlant de la comédienne, et sans doute pour le cinéma français en général.

Elle se lance également dans les affaires ; en janvier 1941, elle ouvre un cinéma, “ le Vanves ”, près de la Porte de Vanves, avec à l’affiche, s’en étonnera-t-on, “ La femme du boulanger ” !

En 1943, Clouzot la dirige dans “ Le corbeau ”, un classique, avec de nouveau Fresnay pour prestigieux partenaire.

“ A Clouzot je dois tout, déclare-t-elle. Il m’initia au dépouillement total du comédien devant son rôle, m’obligeant à gommer toutes les mauvaises habitudes contractées depuis le début de ma carrière et que je croyais indispensables au succès. ”

Il avait écrit le rôle de Denise exprès pour elle ; il la surnomme “ son violon. ” Ils s’entendent en effet parfaitement sur le plan professionnel : “ J’ai l’impression

d'être sortie des mains de Clouzot, toute polie, ciselée, un être tout différent de ce que j'étais avant, tant dans ma personnalité de comédienne que dans ma personnalité tout court. "

Puis c'est Maurice Tourneur qui la dirige, dans un autre grand film, "Le val d'enfer" (1943), où elle donne la réplique à Lucien Gallas. Tous deux y forment un couple destructeur, uni par la passion de la chair...

"Le dernier sou" (1944), d'André Cayatte, est son dernier film tourné pour la "Continental."

Libération ?

C'est maintenant pour une grande partie du cinéma français le moment de régler ses comptes. Beaucoup doivent payer cher le succès de ces quatre années.

On dénonce par lettres anonymes ("la guerre des concierges" avait dit Sacha Guitry).

L'atmosphère d'Août 44 est à la vengeance, à l'appel du sang.

"Il est sept heures. Je suis réveillée par des coups précipités dans ma porte. J'ouvre et je me trouve nez à nez avec deux personnages que je ne connaissais pas : un homme et une femme. Ils portaient un brassard tricolore et étaient munis de mitraillettes. "

Ginette Leclerc est arrêtée et relâchée trois fois.

"On m'a même reproché des croissants qu'un boulanger m'avait donnés sur le tournage de "Fièvres"... "

A la troisième arrestation, elle précise :

"Cette fois-ci, j'étais sans doute devenue un personnage plus dangereux et plus considérable, puisqu'on allait me conduire au Quai de Gesvres, centre des grands criminels de guerre. "

La star Ginette Leclerc est emmenée à la Conciergerie, la prison de Marie-Antoinette, ce qu'on appelle le Dépôt. Elle est dans la cellule contiguë à celle de la comédienne Alice

Cocéa. Deux, parmi quatre cents femmes. Certaines, mystérieusement, disparaissent...

Que lui reproche-t-on, au fait ?

Principalement d'avoir été une vedette des studios "allemands" de la Continental. Mais surtout, par l'instigation du "valet de pique" Lucien Gallas, d'avoir été la propriétaire d'un cabaret rue de Ponthieu, autrefois dirigé par Jane Stick.

Lucien Gallas voulait-il être le roi de la faune parisienne ? Elle avait obtenu l'autorisation d'ouvrir ce cabaret auprès de Greven, le patron de la Continental. Autorisation quasi exceptionnelle d'être ouvert toute la nuit, autorisation d'y faire le commerce de l'alcool tous les jours. Ginette, seule, avait signé tous les documents, Gallas lui avait soutenu que son nom ne valait rien et il s'était bien gardé de parapher les pièces compromettantes...

A partir de ce moment, le désir de puissance de Gallas est enfin assouvi. C'est aussi dans un but d'égalité avec l'homme qu'elle aime, pour qu'il perde son complexe d'infériorité d'acteur de second plan vis-à-vis d'elle, la star, que Ginette Leclerc accepte de l'aider, de favoriser son ambition, son orgueil.

Ce cabaret offre de multiples activités, principalement le marché noir. La Gestapo (uniquement des Français) en fait un de ses lieux de rencontres, de tractations, de règlements de compte.

– "A cause de Lucien Gallas, le monde me tournerait le dos, je le savais, mais moi j'étais envoûtée", avoue-t-elle.

Motif de l'inculpation : crime de collaboration et attentat à la sécurité de l'État.

Des personnalités comme Pierre Fresnay, H. G. Clouzot, les principaux artisans du "Corbeau" sont inquiétés. On les rend responsables de la mauvaise image de la France que ce film aurait donnée consciemment (?).

Mais aussi Tino Rossi, Sacha Guitry, Arletty...

Madame Menut organise toutes les démarches nécessaires pour faire sortir sa fille. Après un mois d'emprisonnement au Dépôt, Ginette Leclerc est transférée au camp de Drancy, qui avait été réservé aux Juifs pendant la guerre.